

LE PLANCHER  
DE JEANNOT

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.  
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.  
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.  
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.  
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.  
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.  
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.  
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.  
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.  
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.  
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.  
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.  
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.  
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.  
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.  
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.

Ingrid Thobois

# LE PLANCHER DE JEANNOT

*Fiction librement inspirée de l'histoire du « Plancher de Jeannot »*



BUCHET • CHASTEL

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,  
du soutien du Centre national du livre

© Libella, Paris, 2015.  
ISBN : 978-2-283-02845-2  
ISSN : 2110-0713

*À chaque fois que j'ai montré le plancher de Jeannot,  
j'ai vu les gens se taire et se figer, comme dans une cathédrale.*

Dr Guy Roux



*On l'y avait couchée, la tête aux pieds. Cash l'avait fait en forme d'horloge de campagne, comme ça avec tous les raccords et les joints coupés d'onglet et bien rabotés, tendu comme un tambour, coquet comme une boîte à ouvrage, et on l'y avait couchée, la tête aux pieds, afin de ne pas froisser sa robe.*



William Faulkner, *Tandis que j'agonise*





**T**rente-trois ans, Jeannot. Les gens, c'est tout ce qu'ils ont retenu.

Tu as été vite, comme du bois mort : le temps de mettre le feu au reste et puis qui disparaît avec tous ses secrets.

Moi, c'est que tu aies pu vivre si longtemps que je comprends pas. Avec tellement de monde fauflé sous ta peau et tout ce sable tassé dans ta tête. Trente-trois ans à trier les pièces du puzzle, à chercher l'angle droit du ciel, les bords plats des nuages. Trente-trois ans à te mordre le poing, la couronne des dents imprimée au dos de la main.

\*

Tu étais tout juste revenu d'Algérie. Tu avais encore sur toi mille choses de là-bas : une manière d'avoir froid, une façon de pas vouloir regarder. Je me souviens à ton retour comme chaque nuit tu te réveillais.

\*

Le dimanche matin, on se tenait toi moi sur le perron, la langue perdue. On regardait la mère descendre les trois marches sans un seul geste à lui prêter. D'un seul tenant elle allait de biais, la jambe raide et la hanche empêchée. Sur chaque marche, ses pieds se rejoignaient et restaient là collés plusieurs secondes côté contre côté. Ça fatiguait rien que de la regarder. Elle soupirait. Et de nouveau le bloc du corps en biais, pas chassés des chaussures, la jambe raide et la hanche empêchée. Au bas du perron, la mère soufflait un grand coup. Elle vérifiait contre sa gorge le nœud de son fichu et puis un à un les boutons de son manteau. Ou alors elle faisait comme si ? Une ruse pour étirer le temps de nous quitter, repousser le moment d'être loin ? Quand y avait plus de quoi faire semblant, elle nous jetait un dernier regard aussitôt repris. Elle avançait jusqu'au bout de l'allée, ensuite à gauche elle prenait le sentier, et tout au bout encore à gauche : la grand-route.

Le dehors.

À partir de là, elle marchait aussi vite qu'elle pouvait mais c'était toujours si lentement, le ciel sur les reins – cette manière qu'elle avait de se plier contre le vent, d'avancer les yeux fichés dans la terre. Elle allait comme un jouet cassé, du même pas que moi quand on était venus s'installer là – c'était bien avant ta naissance.

Du haut du perron, on plantait nos yeux dans ses mollets sans chevilles jusqu'à ce que sa silhouette nous rentre dans l'œil, s'y mette comme une écharde, et alors on pourrait la

revoir quand on voudrait, la faire revenir rien qu'en pressant sur nos paupières : le rectangle du dos et deux jambes de laine qui sortaient du manteau. On la voyait encore qu'on commençait déjà à attendre son retour. Et d'un seul coup, au croisement de la grand-route, sa forme ravalée par le brouillard.

Une fois qu'elle avait vraiment disparu, on suivait chacun son chemin dans nos têtes. On déroulait le paysage derrière nos yeux et on la faisait avancer dedans. Au mètre près, on savait exactement où elle était. Une encoche dans la campagne. Et puis plus rien, sinon toi moi à guetter son retour de la messe.

Cette lenteur qu'elle avait à partir, ce temps qu'elle mettait à revenir, ça aurait rendu malades n'importe quels enfants.

Du haut du perron, je serrais fort ta main, Jeannot, toute ta paume dans la mienne, et la moitié de ton poignet – ce réflexe des sœurs à vouloir faire la mère. Dans tes doigts blancs, le froid avait chassé le sang. Maintenant, la mère devait être arrivée sur la place du village où il y avait cette église et puis encore des gens pour se souvenir qu'elle s'appelait Joséphine.

La glousse.

Nous, c'est comme ça qu'on l'appelle.

La pondeuse.

Après son sermon, le curé l'empêchait toujours de partir aussi vite qu'elle devait.

– Paule et Jeannot m’attendent.

Mais le curé la retenait par le poignet et se penchait sur elle, tout en murmures :

– Joséphine, ton fils Jeannot, il aura bientôt l’âge du Christ.

Tellement près du visage que son haleine faisait tourner la tête. Et c’était comme un reproche. Ou une menace ? Peut-être une prémonition. Évidemment, maintenant c’est facile de dire ça. *Bientôt l’âge du Christ*. Comme pour se rassurer, se raccrocher à quelque chose que tout le monde connaissait. Comme si la vie, ça avait quoi que ce soit à voir avec un livre. Bon Dieu, personne pour le faire taire ce curé ? Lui qui t’aimait tellement quand t’étais même, Jeannot.

14

La glousse, on lui avait donné la permission pour la messe à condition qu’elle reste pas. Qu’elle se mette pas à raconter. Qu’elle écoute pas le curé. Y a rien à raconter.

– L’âge du Christ, oui mais mort.

Et ça la faisait paniquer. Un mort-né ça lui suffisait. La glousse s’emmêlait les pensées. Elle t’enterrait vivant et puis déterrait l’autre enfant. *L’âge du Christ*. La glousse elle revenait déballée, l’intérieur de la tête griffé, incapable de faire la différence entre toi et le mort-né. Faut dire, ça faisait des années.

\*

Sitôt qu’elle reparaisait au bout du chemin, tu la tenais en joue, Jeannot. Elle t’adressait un petit signe, pourquoi pas un sourire. Elle avait fait au plus vite. Elle était presque là,

l'équerre du dos au ras du vent, le cou étiré comme si elle avait pu rouler sa tête et gagner comme ça sur le temps. Ses yeux crochetés à tes yeux, le pont du regard jeté au-dessus du vide. Elle était là. Presque tout à fait là puisque tu la voyais. Mais tu avais juste envie de crier comme un enfant perdu qui met des heures à avoir été retrouvé. Il te fallait toujours tellement de temps, après ça, pour te calmer, lui pardonner. Tu avais eu peur, Jeannot.

Tu baissais le fusil.  
Tu quittais le perron.

Comme tu rentrais, je savais que la glousse arrivait.  
Comme tu rentrais, la glousse savait que rien n'avait changé.

Dans la cuisine tu t'asseyais près de moi, le cantou dans le dos, face à la porte d'entrée. Tu faisais tourner nerveux le fusil sur tes cuisses. C'était pourtant plus qu'une question de secondes maintenant.

Enfin, la glousse frappait.  
Tout comme on lui avait montré.  
Un code d'enfant.

Un un.  
Deux deux.  
Un deux trois quatre.

Tu courais lui ouvrir. Et vite tu revenais t'asseoir. La glousse entraînait. Se forçait à sourire. Nous, non. Alors son sourire s'effaçait. Elle refermait derrière elle à toute allure pour empêcher l'Antenne de fouiller l'intérieur. Au milieu des champs la tour en métal était apparue du jour au lendemain, si près, tellement près, soi-disant pour nous apporter la télé.

Est-ce que la glousse avait bien verrouillé? Tu allais vérifier. Ouvrais. Fermais. Ouvrais. Fermais.

Aux carreaux des voisins, le rideau frémissait.

16

On faisait asseoir la glousse dans son fauteuil à bascule. Si on lui retirait pas son manteau, elle le gardait. On lui dénouait son fichu. Et elle pouvait rester des heures, comme ça, les cheveux collés sur le front, à te regarder comme un ressuscité. Alors on a cessé de la laisser aller.

Le dehors a quatre côtés et une maison en plein milieu. Dans la ferme il y a tout ce qu'il faut.

Toi.

Moi.

La glousse au coin du feu.

Très vite, la messe, elle a fini de demander après.

\*

L'Antenne, là-bas. Au loin. Pas si loin. Le jour, on dirait juste un dessin gris. Quelque chose de passage. Mais la

nuit... dès que ses yeux s'allument – ils sont rouges, ils sont  
huit – on voit bien comme l'Antenne est vivante, comme le  
fer épée attend guette le bon moment pour traverser les murs  
de la maison, vriller les cloisons de nos têtes. L'Antenne tout  
près, tellement plus près qu'il faudrait. Alors évidemment,  
dedans c'est devenu comme dehors : à nu tout le temps on  
sait plus quoi rabattre fermer verrouiller.

Il va falloir faire quelque chose, Jeannot, pour protéger  
l'allée, pour protéger l'entrée.

\*

Trente-trois ans, le Christ mort ou vivant. Ça commence  
à faire tard, Jeannot, pour toujours pas savoir. Le petiot, c'est  
pas toi. Le dernier dans le ventre de la glousse, pas toi. Tu  
me crois pas? Demande-lui donc quand elle se réveillera.  
Range-lui sa mèche derrière l'oreille, tu vois bien, non, que  
ça lui gêne ses yeux. On dirait qu'elle dort bien. Continue  
de faire aller son fauteuil. Et puis viens là, approche, que je  
te chuchote pendant que la glousse entend pas... Le sable  
d'Algérie, ça t'a rayé toute ta mémoire.

Tu avais pourtant l'âge de te souvenir. Tu aurais même eu  
l'âge que ça te fasse plaisir, un petit frère une petite sœur une  
miniature à torturer. Mais c'était mort avant même d'être  
sorti. Un poil en dedans. De la vie à l'envers. On n'a même  
pas su ce que c'était. Et tu es devenu deux fois le dernier et  
tu as glissé comme un mot à la place d'un autre. Le vide que  
tu es venu boucher, y a que la glousse qui sait. Ramène-lui sa  
couverture aux pieds. Approche son fauteuil du cantou. Pas  
tant, voyons. Tu sais bien, la braise, comme ça saute.

Tu avais cinq ans. Moi, dix de plus. Et Simone, dans les onze ou douze ans. La fratrie : l'addition pour la vie – moins un. Pas un âge pour mettre la main à la pâte, et pourtant. Fallait voir les yeux écarquillés de la frangine, joyeuse comme pour faire un dessin. Simone hypnotisée par la couleur. Du rouge tellement rouge qu'à la fin l'œil distinguait plus rien. La glousse faisait un peu tout à la fois : en poussant, elle criait. Jambes écartées sur le mort-né qui mettait un de ces temps à arriver. Et le gras blanc des cuisses. Et le doré des feuilles. Simone en perdait pas une miette. Elle quittait le spectacle seulement pour m'obéir. Elle filait en courant et puis revenait à petits pas pressés, concentrée sur la bassine d'eau bouillante – le front fripé à chaque éclaboussure. Moi, je faisais au bon moment les bons gestes que personne m'avait jamais appris. Pendant ce temps, dans la cour de la ferme, tu t'agaçais comme une abeille autour du père. Touchais à tout, jouais avec les clous la scie les tasseaux. Tu te l'es bien ouverte, la lèvre, sur le coin du petit cercueil.

\*

Ta tête pèse sur les genoux de la glousse. Le feu éclaire ta figure sans la réchauffer, blanchit ta petite cicatrice nacrée. J'arrive de suite. Je vais chercher une bûche dans la grange pour la nuit. J'ai pas peur des fantômes j'ai pas peur du pendu. Fais attention que sa robe prenne pas feu.

\*



Un, deux, trois, quatre, cinq... Le silence bourdonne dans tes oreilles bouchées. Vingt et un, vingt-deux, vingt-trois... Tu te concentres sur la porte. Quarante-six, quarante-sept, quarante-huit... Tu enfonces tes yeux dans le bois. Soixante-dix, soixante et onze, soixante-douze... à cent, on aura forcément arrêté de frapper.

Cent.

Le son explose à ton tympan. Ça cogne avec le poing, avec le plat des mains. Tu serres les yeux, remets l'index. Maintenant c'est la clenche qui remue. Doucement d'abord et de plus en plus vite. Sur le perron le vétérinaire prend ses mots pour des réalités :

– Tu ouvres la porte, Jeannot! Paule, tu ouvres la porte!

Non.

Nous, Jean, Paule, sommes innocents.

Le vétérinaire insiste. Sa voix d'instituteur. L'ordre mêlé à la douceur, la crapulerie en continu. Il a dû entendre le cliquetis de ton chargeur parce que toi tu ne l'entends plus, le vétérinaire. J'arrive dans son dos les bras chargés de bois. Si je tends la main je peux le toucher.

Je tends la main.

– Oh c'est toi, Paule. Tu m'as fait peur.

Et est-ce que j'ai besoin d'aide? il demande en regardant les bûches. À peine s'il a fini de demander pourquoi tu n'ouvres pas que ton coup de feu part. Pluie de plâtre tombée

du plafond. La glousse à tes côtés : les deux sous un grand tulle de mariés.

Un un.

Deux deux.

Un deux trois quatre.

Les verrous claquent sous tes doigts. Tu ouvres la porte en tout petit. Le vétérinaire me suit à l'intérieur avec l'excuse de sa bûche dans les bras. Ses pas dans mes pas il se fige devant toi.

– La carabine, Jeannot, il faut faire attention.

20

Le vétérinaire te trouve maigre mais c'est juste pour dire quelque chose. Derrière ton épaule, c'est la glousse qu'il regarde tout le temps. Sa bûche, il l'a comme oubliée. Je lui fais remarquer. Il la pose à ses pieds. Il frotte ses mains l'une contre l'autre. Il grimace et presse autour de l'écharde.

– Quelque chose ne va pas avec Joséphine ?

Elle dort.

Le vétérinaire fait un pas en avant. Il approche une main. Et tout de suite il recule comme s'il s'était brûlé.

– Paule, Jeannot, Joséphine ne dort pas.

Elle vieillit.

Et puis faut pas dire comme ça.

« La glousse », on doit l'appeler.